

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

SOMMAIRE :—LA CANADIENNE, (*Poésie*) ;  
FAUT-IL LE DIRE ?—LA FIANCÉE MYSTÉ-  
RIEUSE.

### Poesie.

#### LA CANADIENNE

##### ELEGIE.

Sur ce palmier qui te balance,  
Dors, tendre fruit de mon amour :  
Mes bras quelques instants, ont porté ton enfance,  
Ce fragile palmier te soutient à son tour ;  
Ainsi me berçait l'espérance.

Dors en paix sur ce frêle appui  
Si le vent vient gémir sur ta tombe légère,  
Le vent te dira que ta mère  
Gémit sans cesse comme lui.

Aussi longtemps que les pleurs de l'aurore  
Mouilleront ton front pâle, en arrosant les fleurs,  
Aussi longtemps, mon fils, ta mère qui t'adore,  
Te viendra baigner de ses pleurs.

Tout sur l'arbre de mort te poindra ma souffrance.  
Si pourtant le ramier de ses accords touchants

Te fait entendre la cadence,  
Ne crois pas de ta mère entendre les doux chants,  
Car ta mère avec toi veut garder le silence.

Tu n'es donc plus ! mes yeux ne te verront jamais  
Rire et folâtrer dans nos plaines,

Poursuivre le chevreuil de sommets en sommets,  
Et gravir le vieux tronc des chênes.

Je ne te verrai point dans l'âge des amours,  
Quant un duvet léger t'embellirait à peine,  
A ta craintive amante apportant tous les jours

Le fruit d'une chasse lointaine,  
Lui demander, pour prix des dépouilles des ours,  
L'une de ses tresses d'ébène.

Nos guerriers ne me diront pas :

“ Ton fils est digne de son père :  
“ Il porte sans frémir la lance des combats,  
“ Et le calumet de la guerre.”  
Je vivrai comme une étrangère,  
Et l'on dira : “ Son fils est le jouet du vent,  
“ Il n'est point mort en brave, étendu sur la terre ;  
“ C'est lui dont le cercueil mouvant  
“ Courbe le palmier solitaire.”

Tu n'es plus, quel est mon malheur !  
Tes yeux, à peine ouverts sont fermés à l'aurore ;  
Je fus un instant mère : hélas ! à ma douleur,  
Cher enfant, je crois l'être encore !  
Au sommet du triste palmier,  
Ce berceau qui te sert de tombe  
Servira de nid au ramier,  
Ou de demeure à la colombe :  
Et quand demain l'astre des jours  
Teindra ton froid cercueil de sa couleur riante,  
Au fond de sa couche odorante  
L'oiseau s'éveillé lera : tu dormiras toujours !  
Quand, pour bénir l'enfant, dont sa fille est la mère,  
Viendra mon père aux cheveux blancs,  
Je guiderai ses pas tremblants  
Au pied de l'arbre funéraire,  
Que lui dirai-je ? Hélas ! son regard attristé  
Se remplira des pleurs dont ici je l'arrose.  
Le fils que j'ai porté repose  
Sur le palmier qu'il a planté !

V. HUGO.

#### FAUT-IL LE DIRE ! . . .

LITTÉRATURE CANADIENNE.

(Pour le Ménestrel.)

(Suite et fin.)

En quatre ans de temps une de mes victimes  
tombait. C'était mon rival. Je l'ai vu mourir  
dans toute la honte et l'horreur qui puissent  
accompagner ce moment suprême. Il avait

laissé deux enfants que j'avais fait éloigner de la mère, afin de la laisser seule à son malheur. Après la mort de son époux, elle voulut avoir ses deux enfants, mais j'avais juré qu'elle mourrait sans les embrasser. J'aimais encore à la voir. Je ne passais pas un seul jour sans la voir, d'une manière ou d'une autre. Mais ce n'était plus avec la douce passion de mes dix-huit années ; c'était avec la rage et la voracité d'un tigre qui se repaît de sa victime. J'aimais à voir maigrir ses traits, à suivre chaque jour l'effet physique de ses souffrances. Je la fis partir pour chercher ses enfants. Je lui écrivais sous leurs noms et je la faisais courir de côté et d'autre, en dépit des difficultés, des intempéries et des dangers. Pendant six ans, elle courut de la sorte ; et au moment où elle croyait trouver ses enfants ; c'était toujours un nouveau malheur que je lui suscitais. Enfin elle ne put tenir davantage contre cette multiplicité de catastrophes et d'infortunes. En 1840, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la tint au lit jusqu'à sa mort, c'est à dire pendant trois ans. Elle avait conservé de moi un anneau que j'avais aussi juré de recouvrer. Elle mourut enfin dans toutes les tortures de la vie humaine. Ses deux filles n'ont jamais connu leur mère, non plus que leur père. L'aînée est maintenant âgée de douze ans et l'autre de dix. Puisque vous connaissez leur histoire, je pourrai vous les faire voir : elles sont maintenant à Québec. Ma vengeance n'était pas encore terminée. Ma seconde victime étant morte, j'offris à une société d'étudiants en médecine de leur fournir un sujet, s'ils voulaient m'aider. Je l'enlevai de sa tombe, je pris son cœur et le doigt qui portait l'anneau que je lui avais donné. Je viens de terminer l'opération, qui m'a mis en possession de son cœur et du doigt qui portait l'anneau, don de mes premiers amours. Ainsi donc, je suis vengé. Elle m'avait percé le cœur, je le lui ai rendu. Si jamais vous aimez, puissiez vous n'entendre pas la bouche d'une femme vous dire :

“ Je ne t'aime pas. ”

—A la santé de madame et bonjour. ”

Il avait sorti de sa poche un autre petit vase qui contenait le doigt et l'anneau ; il les reprit tous les deux, et ferma la porte en sifflant son *God save the Queen*.

Je le revis le lendemain et j'allai avec lui

visiter les deux rejetons de cette malheureuse union, . . . deux anges de beautés de candeur et d'innocence.

J. D.

Québec, 18 novembre 1844.

—000—

LA

FRANÇOISE MATHURIN.

I

LE ROCHER DE SAINT-MALO.

Pour être illustre en tous lieux, Saint-Malo n'aurait pas eu besoin des noms de ses enfants fameux.—Duguay-Trouin, Lamennais, Châteaubriand, Broussais.—Il lui eût suffi de la gloire qu'ont bien voulu répandre sur elle M. Du Mollet et Mlle Puget. On comprend mal la chanson populaire de *Bon voyage*, et la chanson vulgaire et maniérée de *Mon rocher de Saint-Malo*, quand on a devant soi cette ville originale et grave, assise sur le roc, ceinte de murs formidables, au-dessus desquels s'élève en étages bizarres la masse solide de ses édifices que couronne le dôme sombre de son clocher : en face d'elle, sur la terre ferme, par delà une grande grève hérissée de roches, est couchée Saint-Servan, sa sœur jumelle. Cette grève, qui depuis quelques années a été changée en un bassin à flot, était encore, en 182 . . . , parcourue en tous sens, à marée basse, par de méchantes carrioles faisant le service des deux villes ; quelques heures après, la mer montant avec une vitesse toute fougueuse, livrait aux bateaux le trajet de Saint-Malo à Saint-Servan, et permettait aux grands navires d'arrivage d'entrer à pleines voiles et de jeter l'ancre sous le flot profond, puis, se retirant, elle couchait peu à peu leur flanc rebondi sur un fond de sable résistant. Avec cette disposition des deux villes, on peut juger des aspects variés qu'elles recevaient de tous les accidents de mer calme ou bien houleuse ; de pleine lune, ou de nuages chassant sous le vent ; de sables arides, ou de flaques d'eau miroitant sous la lumière. Une chaussée, du nom d'Aron, joint l'île de Saint-Malo à la terre ferme : dans les temps orageux, les barques n'osant s'aventurer dans le petit trajet des deux villes, on est obligé de prendre le chemin d'Aron, ce qui quadruple la distance, et l'on s'avance au milieu de la chaussée sur la-

quelle alors les vagues folles viennent déferler.

Toute livrée à son commerce, soumise à un esprit religieux fort prononcé, Saint-Malo, surtout alors, connaissait peu ce qu'on nomme les plaisirs : sa promenade était le tour des murs ; les réunions de famille, les exercices pieux des jours consacrés par l'église, s'offraient presque comme ses seuls délassements. Les Malouins ont cependant ce qu'ils nomment leur *salle de spectacle*, petit théâtre enfumé dont les portes poudreuses, presque toujours closes, s'ouvraient paresseusement quand arrivait une de ces troupes qui exploient dans une année tout le département. Aussi le mot *on joue la comédie* était tout un événement qui courait de bouche en bouche, cependant, malgré la rareté, le spectacle était, comme on dit, peu suivi.

Un jeune homme de mise élégante et cavalière, quoique dans le style un peu étriqué venu de la Grande-Bretagne, était arrêté à l'angle de la rue Saint-Vincent, devant une pompeuse affiche rose, au milieu de laquelle ces trois lignes ressortaient en grosses lettres :

*Première représentation de la Troupe.*

## La chercheuse d'esprit,

Vaudeville, précédé de

CASSETTE DE FER,

Mélodrame.

«A merveille ! dit le lecteur, je ne me coucherai pas ce soir à neuf heures. Un spectacle à Saint-Malo, c'est de la sardine fraîche à Paris !...»

—Georges d'Ertragues à Saint-Malo, c'est un brick sous le pont Neuf ! dit une voix derrière lui.

Il se retourna : «Henri ! dit-il en poussant une exclamation, et serrant, dans une franche accolade, l'ami qui venait ainsi de le surprendre.»

—Oui, moi ici, Georges ; ce n'est pas étonnant : j'ai profité des vacances pour mettre ma toque et ma robe de côté, et venir près de ma famille remplir mes poumons d'avocat des grandes brises du nord-ouest. Mais toi, qui de Paris t'en vas à Londres, aux Antilles, à Mexico, à tous les enfers, comme on dit, me tomber là, des nues, dans la bonne rue Saint-Vincent du bon Saint-Malo, c'est fort imprévu, fort aimable, fort heureux, car je m'ennuie à mourir ; et, sans m'en rendre compte, que je te tiens . . .

—Tu ne lâches pas prise ? A souhait ! et prends garde que je ne te prévienne quant à cela. Je suis une âme en peine ! Depuis huit jours je suis ici ; les trois premières journées, j'en ai tant pris de la mer, du vent et du goudron, que je n'en veux plus ! Je suis, tu sais, un peu l'homme des grandes villes ou des voyages . . .

—Mais que viens-tu faire, et qu'attends-tu ici, cher d'Ertragues ?

Très-cher Kerdeau, si nous faisons un tour de murs...

—A souhait ! Mon cigare est allumé ; en voici un pour toi."

Ils furent bientôt sur le haut des murs, d'où leurs regards découvraient, vers la pleine mer, plusieurs îlots déchiquetés sur leurs côtés par de sombres brisans :

«Voyons, Georges, tu viens chercher ici ?...»

—Une femme . . . , une jeune fille avec laquelle je dois me marier, si toutefois . . .

—Et tu t'ennuies ? Alors, la sympathie entre vous deux, je vois . . .

—Eh ! cher Henri, je ne l'ai pas vue, je la cherche ; peux-tu me la trouver ?

—Toujours fou . . . gai, jeune . . .

—Fou ? non ! plus du tout. Gai ? souvent ; jeune ? toujours, en dépit de trente-deux ans sonnés d'hier. Ecoute, tu connais ma fortune : elle me suffit ; malgré mon amour fort dispendieux des voyages, je n'ai pas fait la moindre brèche à la masse première . . . *Plaudite !* — Libre, presque riche, passionné pour la chère science, j'ai couru vers l'Italie, puis j'ai visité l'Espagne, toute notre belle France, un peu de l'Allemagne. Revenu à Paris, après deux ans de la vie quelque peu brûlante de notre capitale, craignant ce spleen parisien qui est la badauderie ennuyée, j'ai donc passé la Manche ; mais comme le spleen britannique, chose fort sombre et fort sotte, me gagnait, j'ai voulu me rafraîchir dans un voyage de long cours, et je suis allé vers le premier endroit venu, par là-bas, comme à Mexico . . .

—Et là, que t'est-il arrivé ?

—Il m'est arrivé un ennui de ce changement de lieux que j'aimais tant ; il m'est venu le désir de me fixer, et de trouver, dans une famille des affections douces et tranquilles dont mon cœur venait tout à coup de sentir le besoin : j'ai été un peu fou, comme tu le disais ; mais tu sais aussi que j'ai toujours respecté la religion des devoirs. Aussi, si je me mariais...

—Tu rendrais une femme heureuse, oui, Georges ; car vous êtes bon, jeune et fort” dit Henri, en serrant gravement la main de d’Ertragués.

Marchant de long en large, en causant ainsi, les deux amis étaient tout au plaisir de se retrouver ; cependant d’Ertragués avait de petits mouvements de préoccupation chaque fois qu’il passait devant une des maisons qui sont bâties sur une ligne fort près des murs : au second étage de la maison qui semblait attirer ses regards une fenêtre était ouverte, devant laquelle deux jeunes femmes étaient assises, tenant à la main un ouvrage de broderie. L’une était fort blonde ; l’autre, qui semblait la plus jeune, avait une de ces jolies têtes un peu pâles, entourées de beaux cheveux d’ébène, sur lesquelles la mélancolie peut se reposer sans appeler la fadeur.

“Mais, George, (je suis curieux !) parle-moi donc vite de cette jeune fille, demanda Henri.

— Très-bien ! A Mexico, j’avais fait connaissance avec un brave et digne militaire français qui, s’étant trouvé dans la folle conspiration du général Berton, à Saumur, avait été obligé de fuir. . . Il comptait cinquante-quatre ans et avait été colonel sous l’Empereur. Il était presque sans ressources ; je fus à lui avec la franchise d’un militaire dans la main d’un frère et lui offris mes services. Pauvre Fabian ! la bonne larme qu’alors il laissa tomber sur ma main, en me disant : “J’accepte ! Trois jours après, il me montra sa reconnaissance avec son sang de vieux brave, qui coula dans un duel où c’était à moi de figurer ; mais il me l’avait caché. Il était d’un esprit noble, intelligent, aussi nous fûmes amis ! . . . Il me parlait sans cesse de son cher Empereur, de sa France bien-aimée, de sa fille chérie surtout ! de sa pauvre enfant ! “Tenez, Georges, me disait-il, les lettres que je reçois d’elle cachent mal une tristesse . . ., elle n’est pas heureuse chez son parrain auquel je l’ai confiée avant de fuir . . . Pourtant, c’est presque un frère d’armes : il m’a dû son avancement dans les vivres, aux jours des grands jours ; et puis enfin, je lui ai laissé le peu, tout ce que j’avais . . .” — J’abrège. —

“Une dame espagnole, veuve d’un certain âge, comme on dit, assez riche, chez laquelle j’avais présenté mon cher colonel Fabian, prit pour lui une estime si grande, que bientôt il fût question d’un mariage entr’eux : mais la pauvre

dame de Rios-Agna, c’est son nom, tomba malade, et fut enlevée dans une semaine par une fièvre chaude. Dans son testament, elle avait fait mon vieil ami son légataire universel ; sa fortune était toute en espèces. Pour se consoler un peu de la mort de cette excellente amie, Fabian pensait à sa fille, parlait toujours de sa fille. Un mois après, j’arrivai chez lui : on m’apprit que des parents fort éloignés de Mme Rios-Agna, gens fort riches et puissants, s’étaient avisés de contester la validité du testament, accusant mon vieil ami de manœuvres frauduleuses, de faux, que sais-je ! On venait de le mettre en prison, car il avait refusé de remettre entre les mains de la justice, jusqu’à preuves, sa fortune, toute en billets sur les banques de France et d’Angleterre. Je fus te trouver : il était malade ; il m’apprit que depuis un mois il avait fait passer les valeurs vers la France, adressées, avec ses pouvoirs, à un notaire dont la vieille amitié lui avait été prouvée : “Georges, mon bon Georges, me dit-il, ces gens avides, qui nagent dans l’or, pourront me prendre ma liberté, me retirer la vie ; mais ils ne me raviront jamais mon bonheur, ni la fortune dont la pauvre amie qui m’a quitté m’avait fait la donation pour ma fille. Ah ! je pressentais un malheur ; j’ai bien fait de le prévenir . . . Maintenant, c’est sauvé : mon enfant va être heureuse.” Après avoir ranimé ses espérances, je le quittai. Le lendemain, en arrivant près de lui, je le trouvai sans connaissance, étendu sur un lit : les jeux du sort, qui l’avaient battu successivement avec tant de violence, avaient ébranlé mortellement sa puissante organisation. Quand il revint à lui, il me dit : “Georges, mon frère, jure-moi de m’obéir. — Je jurai. — Tu soupiras depuis longtemps après la France ; de suite, pars pour Vera-Cruz, embarque-toi pour le Havre : l’idée que mon enfant n’est pas heureuse me revient toujours, jusque dans mes rêves ; cela me tue. Si tu pouvais l’aimer, et si son cœur à elle comprenait ton noble cœur, ami, puisque tu penses au mariage, offre-lui la main d’un époux ; si cela ne se peut pas, prête-lui le bras d’un frère. Quand je te saurai parti, quand je pourrai me dire qu’à chaque seconde un noble protecteur s’avance vers elle, approche d’elle, je crois que cela suffira pour éloigner la mort qui veut prendre le vieux soldat dans son lit.” Mon serment, le désir de revoir la France, me firent dire adieu sur l’heure à mon pauvre ami, qui me donna

sa dernière larme... ; car, arrivé à Vera-Cruz, nous fûmes obligés d'attendre les vents pendant huit jours, et, la veille de mettre à la voile, la nouvelle que le colonel Fabian était mort en prison parvint indirectement jusqu'à moi.

—En arrivant à Paris, je me rendis de suite chez le notaire auquel le colonel avait adressé sa fortune et ses volontés. J'appris de M. Noïroux qu'il avait en effet reçu une somme de 450,000 francs, dont la rente serait remise à Mlle Fabian, jusqu'au jour où, contractant un mariage, elle entrerait, selon sa volonté, en entière possession. De plus, Fabian avait mis en note que, sans en faire nullement une condition, son désir était que sa fille accordât sa main à M. Georges d'Ertragues, lequel, avant six mois irait lui donner des nouvelles de son père. M. Noïroux me dit qu'il avait fait part de toutes ces instructions à Mlle Fabian et à M. Domballes qui est le parent auquel le proscrit avait confié son enfant : M. Domballes devait être à Strasbourg.—Voilà toute l'histoire, mon cher Henri.—Depuis, je cours après ce M. Domballes, qui n'était plus dans la ville qu'on m'avait indiquée quand j'y suis arrivé : il était parti pour Dunkerque ; je cours, je vole, je suis à Dunkerque ; de Dunkerque on m'adresse à Saint-Malo ; mais ici, c'est mieux ! est-il arrivé ? est-il parti ? on ne sait : personne ne connaît son nom... Le connais-tu, toi ?

—Nullément :... Mais c'est tout un roman, Georges.

—J'attends encore huit jours... Peut-être vais-je le voir, ce M. Domballes, me tomber au détour de quelques rue Saint-Vincent.

—Cependant, je vois que tu t'ennuies fort, et qu'en attendant ta fiancée inconnue, tu prepares tous les agréments de mise, d'allure, de jeux de regards, en les essayant ça, puis là..., comme sur cette fenêtre, par exemple, dit Henri en riant.

—D'honneur, dit Georges, puisque tu l'as remarqué, il faut que je t'avoue que cette fille,—pas la grande blonde ; elle minaude trop sèchement.—mais cette jolie brune, vierge adorable de Murillo, si triste, si modeste en sa beauté craintive, a réveillé dans mon cœur les plus chères et les plus fraîches illusions... Depuis trois jours, je guette son joli front à cette fenêtre, son joli pied sur le seuil de sa porte..., et je la suis à distance respectueuse, malgré

l'œil sévère d'une certaine suivante et les minauderies revêches de sa grande sœur. Leur nom est, n'est-ce pas... Des... Des... aide-moi donc ?

—Ce sont *les demoiselles* d'un M. Després, arrivé depuis peu à Saint-Malo. Elles ont un de leurs cousins avec elles, lequel cousin, dit-on, doit se marier avec cette jeune fille,—pas la grande blonde ; elle minaude trop sèchement,—mais cette jolie brune, vierge de Murillo, si triste, si modeste... , et qui ferme fort galamment ses rideaux jaunes à votre nez... .

—Henri !... Kerdeau, ne raille pas... .

—Mon poète, vos illusions, toutes ces belles fleurs de poésie, mettez-moi vite cela dans un herbier... .

D'Ertragues frappa du pied et devint pâle.

—Vraiment, dit Henri, riant plus fort, tu changes de couleur ! Il y a donc plus qu'un caprice?... .

—Oui, répondit Georges d'une voix grave et triste.

—Ah ! ah ! mon très-cher ; refaisons vite le panégyrique fort peu exact que vous vous êtes fait à vous-même tout à l'heure : "Jeune ? toujours ! Triste ? par occasions ? Fou ? plus que jamais !"

Disant ces mots, Kerdeau s'accouda près d'Ertragues, sur le parapet des murs, regardant sur la grève.

Deux hommes de mise distinguée passaient en ce moment près des deux amis qui avaient le dos tourné.

"Allons, s'écria Henri, j'ai retrouvé tout mon Georges d'Ertragues !"

Les deux hommes qui passaient eurent, en entendant le nom de d'Ertragues, un mouvement brusque d'arrêt, et dirigèrent sur lui leurs regards qui s'animaient d'une expression de curiosité et d'inquiétude. L'un d'eux, petit vieillard d'une maigreur malingre, avait les traits cornés par des lignes sèches et jaunes ; ses yeux, de cette couleur nommée bleu porcelaine, clignotaient vivement, pendant qu'il pinçait du bout des doigts une petite touffe de poils roux qui venaient sur sa pommette singer un favori. L'autre, dont la physionomie annonçait trente-quatre ans, était d'une taille vaillante ; son nez d'aigle, ses yeux noirs couronnés de larges sourcils, sa bouche dessinée dans une ligne hardiment accentuée, formaient un ensemble de fierté qui allait jusqu'à l'audace.

Ce dernier, posant l'index sur sa bouche, fit signe à l'autre de ne pas s'arrêter. Ils furent, de leur côté, s'accoudeant sur le parapet, à distance de quinze pas des deux amis.

— Ainsi, Kerdeau, je te retrouve ce soir, dit d'Ertragues en se redressant.

— Oui, au mélodrame . . . *la cassette de fer* ! ça promet !

— Un bon gros secret plein d'horreur . . .

— À ce soir donc, Georges, et ne regardez plus cette jeune fille . . . pas la grande blonde, etc., etc., etc.

Kerdeau parti, d'Ertragues se remit philosophiquement à faire plusieurs tours de long en large, quoique ces insolents rideaux jaunes vinsent lui dérober la gentille brodeuse qu'il avait exaltée avec tant de folle ardeur. Bientôt son attention fut attirée par celle-là même que les deux personnages à l'œil inquisiteur dirigeaient toujours sur lui. Il se contenta de les regarder fixement, puis quitta les murs.

— Eh bien ! déciderons-nous quelque chose ? dit le petit vieillard en toussant.

— Tout est décidé ; j'ai mon idée, répondit brusquement son compagnon ; j'arriverai à ce que j'ai promis.

— Ce soir ? . . .

— Oui ce soir, au spectacle : il n'est pas assez long ; je veux y joindre une scène, un intermède !”

## II.

### UN DRAME DANS L'ENTR'ACTE DU MELODRAME.

La petite salle du théâtre s'était trouvée remplie, dès l'ouverture des portes, par une foule qu'avait mise en appétit cette entrée de trois gros actes de mélodrame, suivie d'un fin dessert de petit vaudeville. Les premières étaient ornées d'un double rang de dames en chapeaux, qui s'étaient risqué à goûter le plaisir du spectacle, ayant tout d'avance accepté les énormes pudeurs des commérages qui, le lendemain devaient s'ébattre à leur intention. Le parterre où les banquettes n'étaient pas encore inventées, était gorgé d'une masse compacte de vaillants spectateurs qui dépensaient une force surhumaine de reins et de cous tendus ; le plus grand nombre était composé de marins ; mais ça, et puis là, l'œil découvrait d'honnêtes bourgeois fort recommandables, qui préservaient leurs chapeaux des accidents de la cohue, en les

tenant suspendus au-dessus de leur épaule gauche.

Le deuxième acte de *la Casette de fer* venait de se terminer au bruit des applaudissements, et le rideau tombait lourdement, en déployant son badigeonnage de lyres et de couronnes de lauriers, audessus desquelles se tordait un, malgré ruban jaune, orné du sempiternel *castigat ridendo mores*. D'Ertragues entra : il alla se placer à la première galerie, où sa place louée l'attendait. Il s'était mis en frais de toilette, car il tenait beaucoup à la mise, ce qui n'exclut en rien la franchise généreuse de l'esprit, comme trop souvent on veut le faire entendre ; sa taille heureuse, sa figure pleine de cette mâle douceur qui caractérise le vrai gentilhomme selon le cœur, fesaient de lui vraiment ce qu'on nomme de nos jours un beau fils. Un lorgnon d'or à deux branches se balançait, au bout d'une chaîne élégante, sur son gilet de satin grenat : habitué des loges des Bouffes et de l'Opéra, il prit son lorgnon et le porta devant ses yeux pour découvrir Kerdeau, et en même temps pour faire connaissance avec les beautés et les originalités que lui promettait sûrement une première représentation au théâtre de Saint-Malo. Du fond du noir parterre plusieurs têtes se dressèrent de son côté ; mais il n'y prit garde. Il laissa tomber tout à coup son lorgnon . . . Dans une petite loge en face de lui, ses regards venaient de découvrir la grande blonde et la délicate petite brune, devant la fenêtre desquelles il s'était si bien promené le matin : “ Eh ! eh ! mes très belles se dit-il à lui-même en souriant, nous allons voir si vous trouverez dans quelque coin de votre loge, à quelque patère, de grands et laids rideaux jaunes pour voiler votre timidité peu galante à mon égard. Voyons donc, mes chères demoiselles Després ! ” L'ainée était coiffée à un chapeau vert-pomme, qui criait auprès des boucles de ses cheveux d'un blond cendré : l'autre avait la tête nue, et pour tout ornement un nœud de ruban rose pâle au-dessus de l'oreille gauche : posant un de ses petits doigts au coin de sa jolie bouche tout triste, elle semblait souffrir de la lumière du lustre, cependant bien terne ; ses grands yeux noirs qui erraient autour d'elle à l'aventure se baissèrent soudain, et une légère rougeur passa vivement sur ses joues un peu pâles. D'Ertragues sentit un frémissement partir de son cœur et l'émouvoir délicieu-

nement, car cette jolie rougeur était venue naître sur les joues de cette belle enfant, au moment où leurs regards s'étaient rencontrés. Ne voulant pas prolonger du côté de la loge une attention qui eût été inconvenante, il reporta nonchalamment son lorgnon sur un autre point de la salle.

“ A bas le lorgnon ! ” cria une voix du fond du parterre.

À cette époque, dans le grand nombre des petites villes, la lorgnette semblait insolente, même dans la main d'une dame ; aussi s'expliquera-t-on facilement l'effet que provoqua le lorgnon à deux branches, cette gentille utilité qui possède un ton si éminemment gaillard et cavalier quand elle est dans une main d'élegant finement gantée, qui joue avec elle, sait la porter négligemment devant les yeux et la laisser tomber avec une heureuse fatuité, de toute sa hauteur.

“ A bas le lorgnon ! à bas le lorgnon ! ” répétèrent coup sur coup plusieurs voix grossières et brutales.

D'Ertragues comprit qu'on s'adressait à lui, mais n'eût l'air de s'en apercevoir, et continua, à l'aide des deux verres enchassés dans l'or, d'épeler la devise à demi effacée du rideau.

Mais tout à coup, ce fut un orage de cris qui montaient jusqu'au diapason des vociférations. Tout le parterre s'agitait, suant, trépignant, hurlant : “ A bas le lorgnon ! ”

Indigné et quelque peu ému de cette brutale susceptibilité de la foule, mais ne laissant rien paraître de l'ennui désagréable qu'il en éprouvait, d'Ertragues conservait une contenance fort tranquille, usant à sa volonté du malheureux lorgnon. Le bruit, les cris prenaient un effroyable crescendo, quand il aperçut la plus jeune des demoiselles Després qui, toute pâle et agitée retirée autant que possible au fond de sa loge, avait ses grands yeux noirs fixés sur lui avec une expression pleine d'intérêt et d'effroi. À cette vue, un sourire d'ivresse calme passa sur les lèvres de Georges, et il sentit un rempart d'airain entourer son cœur. Mais, en ce moment, il aperçut derrière l'aînée des deux sœurs une tête de petit vieillard, jaune et sournois, dont les yeux, dirigés sur lui, clignotaient dans l'ombre de la loge ; un froid étrange se répandit sur les mains de d'Ertragues et glissa sur ses tempes. Il crut reconnaître l'un de ces deux étranges personnages qui, le matin, avait semblé

l'observer avec une attention plus qu'ordinaire.

Voilà que, tout à coup, cet orage de cris qui se déchaînait sous lui, au-dessus de lui, se change en un déluge de rires, de huées misérables . . . Il dirige son lorgnon sur le parterre, et voit un des spectateurs, qui se servant de l'épaule d'un de ses voisins, braquait sur lui une longue-vue de mer, longue de trois effroyables pieds. Georges eut un moment de haine et de surprise, car dans l'insulteur il reconnut cet homme à physionomie sombre et audacieuse qui accompagnait le petit vicillard malingre qu'il venait de découvrir au fond de la loge près de cette jeune fille vers laquelle battait son cœur. Il sut se contenir, lorgna l'homme à la longue-vue, et se mit à dégantier lentement sa main gauche ; passant avec insouciance ses deux doigts dans un pli de son gilet, il en tira une carte, l'approcha de ses yeux, et la mit dans son gant qu'il posa sur le bord en velours rouge de la galerie ; puis prenant sa bourse, il fit glisser de l'or et de l'argent entre ses doigts, choisit deux pièces de cinq francs qu'il introduisit près de la carte dans le gant, afin de lui donner un poids qui lui permit de le lancer. Cela fait, il reprit son lorgnon, regarda fixement l'insolent agresseur, salua d'un petit mouvement de tête ironique et lui lança son gant en pleine figure-

“ Bravo ! ” s'écria une voix derrière Georges, et une main se posa sur son épaule. C'était le brave Henri Kerdeau.

“ A demain ! ” s'écria avec rage l'homme à la longue-vue, en passant sa main dans ses cheveux noirs, touffus, et se mettant à déchirer le gant avec frénésie.

Le rideau montait vers les frises, et les cris tombèrent presque à plat, comme un grand vent sous la pluie : un homme s'était montré dans une pose robuste, et l'injure stupide profitait vite du prétexte du rideau qui se levait pour se retirer lâchement.

D'Ertragues ne voulait pas céder la place tout de suite ; et, lançant un petit sourire à Kerdeau, il tourna ses yeux vers la scène. Dans le mélodrame il s'agissait du rapt et de l'annéantissement d'une cassette de fer qui devait donner une fortune à un traître : l'action marchait au milieu du silence des spectateurs, quand la justice, sous le costume obligé d'un stoïque gendarme, vint mettre la main sur l'épaule du criminel : à cette péripétie, un cri de femme reten-

tit dans la salle, et l'entrée des demoiselles Després tombait prise d'une attaque de nerfs. Toute l'assemblée tourna les regards vers la loge : Georges aperçut le petit vieillard et l'adversaire avec lequel il devait se rencontrer, qui s'empressaient d'enlever la jeune fille.

— Henri, partons maintenant, dit d'Ertragues.

Les deux amis se levèrent.

Un homme se pencha vers Georges en saluant et lui remit un petit billet : l'ayant déplié, d'Ertragues lut : « Demain, à sept heures du matin, au tertre du Tallard, les armes à votre choix. »

— Vois, Henri, à sept heures, demain matin : lis.

— Je serai chez toi à cinq heures ; ne m'as-tu pas dit que tu couchais ce soir à Saint-Servan ?

— Oui ; je m'y rends.

— Quelles armes aimerais-tu . . . l'épée ou le pistolet ?

— Les deux : nous essayerons d'abord de l'épée : sois sûr de mon bras, de mon coup d'œil, sois sûr de mon cœur. Viens, ami.

Avant de sortir, D'Ertragues voulut jeter encore un regard sur la jeune fille de ce M. Després dont la physionomie bizarre avait pour lui quelque chose d'odieux, mais la loge était vide.

— Je ne demanderais que cela, mon Dieu ! se dit-il tout bas ; savoir le nom de cet ange !

### III.

#### UN COEUR SOUS LA TEMPÊTE.

M. Després venait de faire monter ses deux filles dans une petite voiture attelée d'un seul cheval, qui les attendait à deux pas du théâtre : avant de monter lui-même, il eut à l'écart ce dialogue déchiqueté et quelque peu vague avec le plaisant agresseur de d'Ertragues :

— Bernardo, traitez bien cela . . .

— Je vous l'avais promis . . .

— Votre Emilie est-elle ridicule !

— Aussi, Bernardo, c'est un peu de votre faute . . . pourquoi ? . . .

— Bien, Després . . .

— Tout a-t-il été conduit à Saint-Servan ? car il faut que demain . . .

— Oui, Bernardo. Avec ce temps affreux, je suis fort contrarié de me voir forcé d'aller coucher là-bas . . .

— Il faut cependant, et je ne puis vous accompagner, moi . . . Ils sont en radé par delà le Grand-Bey, et, avec cette maudite grosse mer, je ne trouverai qu'une barque un peu solide, — et fort chère, — qui consente à me conduire à leur bord.

— Vous savez que je ne serai pas avec vous demain au Tallard, Bernardo.

— Je le sais : allez retrouver les petites, et partez de suite.

— D'ici que je ne vous revoie, je vais être dans des transes ! . . .

— Vous êtes ridicule ; je tiens mon homme . . . Bonsoir.

— Bonne nuit, Bernardo.

Ils se séparèrent. M. Després monta dans la petite voiture, qui se dirigea lentement vers la chaussée d'Aron.

Dix heures et demie venaient de sonner ; la nuit était sombre ; le vent fort, et la mer des plus hautes, — c'était un jour de grande marée : les vagues déchainées sous une forte brise de nord-est, venaient bondir jusque sur les portes de Saint-Malo, n'offrant aux regards qui cherchaient le spectacle de cette tempête, qu'un chaos de masses noires luttant les unes contre les autres sous un ciel sinistre et ceignant le remparts de la ville d'une frange formidable de bouillons écumeux, qui allaient lécher les murs jusqu'à trente pieds de hauteur. Par rares instants, une lune brumeuse faisait glisser quelques rayons ternes à travers les déchirures de grands nuages fort bas, qui roulaient dans le ciel leurs torrents éplorés chassés sous le souffle de la tempête. Cela s'était fait tout à coup ; aussi les habitants de Saint-Servan que le plaisir du spectacle avait conduits à Saint-Malo, s'avouaient, dans la salle du théâtre, en attendant le vaudeville, qu'il leur fallait chercher un gîte près des Malouins, sous peine de faire leurs deux lieues à pied, en prenant la chaussée d'Aron, et gagnant ainsi la terre ferme en lignes brisées.

D'Ertragues, qui s'était permis d'avoir une chambre à Saint-Malo et un logement à Saint-Servan, rentrait à son hôtel, jetait sur un fauteuil sa mise de dandy, et s'assublait d'un bon gros costume, fort résistant, semblable à celui d'un marin, moins un manteau dont la coupe originale rapprochait du crispin est espagnol. Il voulait aller à Saint-Servan, car là se trouvaient ses armes et certains papiers vis-à-vis

desquels on prend toujours quelque disposition la veille d'un duel : puis, une marche sur une route battue par la mer et les vents déchainés devant, il lui semblait, aider généreusement son caprice d'amour que la scène de l'entr'acte avaient monté jusqu'à une certaine puissance de fièvre.

Il venait de s'avancer sur la chaussée, retentissante comme le célèbre rivage d'Homère ; les flots se poursuivaient, luttaien, s'étreignaient, découpant péniblement leurs cimes noires et agitées sur un fond d'un vague ténébreux : le vent se plaignait, et sifflait avec fureur, écumant les flots angoissés, et aspergeant la chaussée d'une petite pluie d'eau salée. « Bravo ! Bravo donc ! se dit d'Ertragues ; j'ai là, dans la mémoire, quelques hautes et sauvages strophes de mon grand Byron, que je vais donner à prendre à ce vent d'enfer. Ah ? vraiment, ô mon âme, je serais heureux jusqu'au ravissement, avec cette tempête, si j'avais seulement à me dire par instants le nom de ce pauvre petit ange, si divinement pâle sous de si beaux cheveux noirs, qui daigna rougir, puis trembler pour moi . . . »

Toute l'adorable folie de poésie parlait, chantait, divaguait en ce moment chez Georges . . . Puis, il pensait avec rage et contentement à la rencontre du lendemain, et serrait sa main comme s'il eût déjà tenu la poignée de fer d'une épée. Il arrivait à l'endroit de la chaussée où le cimetière de Saint-Malo est disposé dans les sables : les vagues affolées faisaient jaillir une pluie amère par-dessus le mur blanc de clôture que dépassait la tête de noirs cyprès remuant d'une façon lugubre. Au milieu des grondements du vent et des éclats des flots, il lui sembla entendre quelques cris, et vit devant lui comme une masse noire qui se portait à droite, puis à gauche de la chaussée. Il précipita le pas, puis se mit à courir en comprenant que c'était une voiture que voulait emporter le cheval effrayé par les accidents de cette nuit orageuse. Il avait serré son manteau d'une ceinture de cuir, de façon à se trouver libre des deux bras : il se précipita tout haletant vers le cheval, en poussant un grand cri . . . Deux secondes plus tard, un mouvement de plus à gauche, et la voiture allait s'abîmer de l'autre côté de la levée. La portière s'ouvrit à droite ; un homme et deux femmes s'élançèrent à terre

avec effroi, pendant que le cocher sautait à bas de son siège.

Un fremissement étrange saisit d'Ertragues quand il reconnut M. Després et ses deux filles, Vite, portant sur ses yeux les bords de son chapeau ciré, faisant remonter le collet de son manteau sur sa figure, et donnant à sa voix un timbre rude et sans façon : « Eh ! monsieur et mesdames, dit-il, nous l'avons échappé belle ! »

— Oh ! monsieur ! . . . quelle épouvantable nuit ! dit M. Després d'une voix tremblante et tout altérée . . . Comment vous exprimer nos remerciements ?

— Ça n'en vaut pas la peine pour moi, dit Georges, continuant son rôle qu'aidaient largement sa mise et les vagues ténèbres de la nuit . . . Vous m'auriez bien rendu le même service, si . . .

— Vous êtes vraiment trop bon, » répondit d'une voix tremblante M. Després, qui se ressentait toujours de la terrible émotion par laquelle il venait de passer . . . Puis se tournant vers sa fille aînée : « Allons, Euphémie, dit-il, ne tremble pas ainsi ; il n'y a plus rien à craindre . . . Tu es plus tranquille, toi, Mariquita, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre.

— Mariquita ! murmura doucement d'Ertragues . . .

— Euphémie, voyons, donne-moi ton bras, dit M. Després.

— Si mademoiselle veut permettre, dit Georges, toujours sur le même ton, en s'adressant à Mariquita, je lui offrirai le mien ; le nord-ouest est rude, et, avec ce vent qui fait si bien danser les flots, on a quasi besoin, sur terre, d'avoir le pied marin . . .

— Allons, Mariquita, remercie et accepte l'offre de monsieur . . . que nous ne saurions trop remercier, » dit M. Després.

D'Ertragues eut dans ce moment un de ces fremissements de bonheur mystérieux qui touchent au roman ; il ne pouvait être reconnu : la famille Després croyait avoir en sa compagnie un bon et honnête ours de mer ne connaissant que le cidre et la morue.

On se mit en marche, causant peu, car il fallait pour ainsi dire lutter avec le vent qui ne permettait pas aux paroles d'arriver tout entières vers celui auquel on les adressait. Le cocher conduisait le cheval par la bride. Plus d'une heure s'écoula avant qu'ils fussent arrivés près du tertre du Tallard : d'Ertragues n'avait osé

hasarder une seule parole, et s'était renfermé dans un bonheur tout voilé, se disant : "Elle est là . . . , c'est elle ! c'est Mariquitta !" Puis, cherchant, dans l'ombre, le vague profil de la jeune fille, il s'abandonnait à de divines palpitations en sentant une petite main inquiète qui semblait plutôt effleurer son bras que se poser dessus. La vue du Tallard, où dans six heures il allait se rencontrer avec ce cousin de Mariquitta, qui devait épouser cette charmante fille, remplit son cœur d'une haine jalouse si prononcée, qu'il se sentit une audace qu'avant cela il n'eût pas soupçonnée. S'orientant de façon que le vent emportât ses paroles sans les faire passer devant M. Després, et retirant à sa voix ce timbre un peu grossier qu'un instant il lui avait prêté :

"Mademoiselle, dit-il avec soumission, la nature, si bonne pour l'esprit quand elle sourit dans ses beautés calmes, ses douces coquetteries, ne peut arriver jusqu'à ce charme profond qu'elle fait naître dans ses moments d'angoisse (comme à cet heure), quand elle souffre et lutte ; quand elle a sa passion, de même qu'un cœur a sa tempête ; quand elle se plaint et qu'elle crie, quand elle se révolte, et, pour ainsi dire, qu'elle fait en même temps sa prière. Pardonnez, j'exprime mal, je crois, l'idée que je voudrais rendre : n'est-il pas vrai qu'un beau soleil, une mer d'azur endormi, un bouquet d'arbre sous lequel fleurit un buisson, un buisson sous lequel s'ouvrent de petites fleurs timides, enfin, tous ces accidents de la nature en ses heures de loisir et de bonheur, agitent doucement le cœur ? . . . mais un de ces fiers instants où le rayon s'est retiré de la fleur, où la brise ne caresse plus les arbres ni la mer, mais où le vent combat les flots, violente les branches, où le vent combat les flots, violente les branches, où la lutte des éléments se fait au milieu d'un silence où l'on entend tout ce bruit de l'orage, n'est-ce pas ? c'est plus beau, plus cher, car le cœur tremble alors, oui ! mais l'âme écoute, aspire, plane, bercée, comme l'aigle, sur les deux ailes de la foudre et du vent."

Ce langage tout nouveau, dans une voix toute nouvelle, surprit, dès son ouverture, la jeune fille qui devina tout de suite, vaguement, qu'elle donnait le bras au poursuivant inconnu qui depuis six jours jouait le rôle double de son ombre. Elle eut un mouvement de pudeur étonnée, et sa petite main, qui se posait si tranquillement

sur le bras du prétendu marin, se leva soudain et resta suspendue, n'osant pas se retirer et n'osant en même temps effleurer le bras du chevalier qui lui semblait s'être livré à deux pas de Saint-Malo, à cette mode, toute du roman d'Italie, qu'on appelle le travestissement.

"Mademoiselle, vous m'avez deviné, — dit d'Ertragues avec une tristesse vraie dont n'aurait pu approcher quelque lovelace avec toute sa science d'expression factice.

— Pardonnez-moi, et daignez ne pas me faire l'injure de me retirer votre bras, car vous le donnez, avant tout à un honnête homme.

— Merci, monsieur, répondit tranquillement Mariquitta en posant de nouveau sa petite main sur le bras de Georges.

— Déjà vous m'avez montré, mademoiselle, que le sentiment qui me faisait chercher vos traces était devenu pour vous, comme disent les femmes, une fastidieuse persécution . . .

— Monsieur . . .

— Et vos rideaux que ce matin . . .

— Oh ! ce n'était pas moi, répondit Mariquitta avec la plus adorable des naïvetés. "

Dans ce seul mot, d'Ertragues comprit tout un ciel qui s'entr'ouvre : il ne trouva pas la force et le sujet pour répondre à cela.

Et ils marchèrent pendant une grande heure d'un silence oppressé, que M. Després et sa fille aînée venaient seuls rompre par quelque banalité sur le temps affreux de cette nuit.

Ils entraient à Saint-Servan par les rues égarées au bord des anses bizarres que les marées se sont faites.

D'Ertragues crut comprendre que la jeune fille ralentissait le pas à dessein, ce qui bientôt établit une petite distance entre eux et M. Després.

— Monsieur, dit-elle, d'une voix fort basse et toute tremblante, vous avez un rendez-vous d'honneur demain.

Georges ne répondit pas.

"Vous devez vous battre avec M. Bernardo, ne vous battez pas.

— Pourquoi ? dit Georges d'une voix fort altérée mais pouvant sembler calme . . .

— Il a eu tort . . . bien tort, M. Bernardo ! . . . Et sa main est si malheureuse ! . . .

— Me-ci ! mademoiselle, interrompit froidement d'Ertragues . . .

— Cela peut s'arranger, monsieur ; je vous en prie, que cette affaire se termine . . .

—A l'amiable ? dit Georges avec une tristesse pleine d'ironie . . . Pourquoi, mademoiselle ? parce que vous êtes fort compatissante, et que M. Bernardo (puisque c'est son nom) est assez terrible pour mettre une balle à l'endroit de ce pauvre lorgnon qui l'a effarouché jusqu'à la sauvagerie . . . C'est là, n'est-ce pas ? la raison de votre bon conseil dont je suis on ne peut plus reconnaissant . . . Mais je ne puis . . .

—Je vous en supplie, monsieur . . .

—Encore un *pourquoi*, mademoiselle Mari-quitta, pourquoi ? . . .

—Parce . . . je . . . je vous en prie . . .

—Parce que, mademoiselle, dit d'Ertragues d'une voix fort basse et sombre, parce que M. Bernardo doit avoir votre main, et vous redoutez que . . .

La jeune fille regarda d'Ertragues avec une expression de dignité froide jusqu'au dédain, quitta son bras brusquement, et rejoignant vivement M. Després, dit d'une voix pleine d'un calme tout bourgeois : « Ma pauvre Euphémie nous voilà donc arrivées ! . . . Il nous reste à remercier encore mille fois monsieur . . . »

Après de nombreux saluts entremêlés de ces expressions banales de reconnaissance comme la circonstance en demandait, d'Ertragues quitta M. Després et ses filles.

Il erra encore longtemps dans les rues désertes de Saint Servan : deux heures sonnaient quand il se trouva dans sa chambre, assis devant une table sur laquelle il venait de poser des pistolets et des épées. Il resta près d'une heure plongé dans un silence glacé ; tout à coup ses lèvres, amèrement recourbées aux deux coins, s'entr'ouvrirent, et il murmura d'une voix frémissante autour de laquelle en eût senti des larmes : « Quatre heures . . . dans quatre heures ! Oh ! je me vengerai bien de vous deux ! »

#### IV.

##### UNE NOUVELLE AU BOUT D'UN PISTOLET.

« Mais, peut-être, mon Dieu ! se disait Georges, ai-je été cruel et injuste en répondant avec cette brusquerie presque jalouse, à cette jeune fille qui me faisait la prière charmante de ne pas aller me battre . . . —Vraiment, elle devait se montrer dans toute cette dignité de glace qu'elle a empruntée, lorsque je lui ai demandé la brutale explication du bon mouvement qui la poussait à me conseiller cela . . . Ah ! qu'importe ! Que les heures s'écoulent ! que j'aie ce regard d'épée devant moi, à longueur d'une épée,

à vingt pas d'un pistolet, et déjà je serai heureux ! . . .

Les heures ne furent pas longues à s'écouler : Kerdeau entra dans la chambre de d'Ertragues, suivi de deux officiers de mâle et bonne physiologie.

« Monsieur, lui dit l'un d'eux en saluant, nous avons vu un homme noble et calme devant une foule de lâches insulteurs, et nous venons lui offrir notre aide avec toutes les conséquences qui peuvent en suivre, »

D'Ertragues serra vivement et avec émotion les mains de ces deux braves, et ils partirent de suite pour le lieu du rendez-vous.

En arrivant devant le Tallard, ils aperçurent à quelque distance, quatre hommes en costume de marins, assis au sommet d'un petit tertre.

« Eh ! eh ! dit l'un des officiers à d'Ertragues, d'honneur, je crois que notre idée de venir vous offrir nos services, cher monsieur, s'est trouvée des meilleures ; car je vois là, près de votre adversaire, deux figures qui ne me sont pas entièrement inconnues : ce sont deux gailards, moitié négriers, moitié pirates, qui ont figuré, près de Brest, dans un horrible duel, à propos duquel courut, à leur intention certain bruit qui sentait l'assassinat.

—Bien, donc ! dit Georges gaiement, nous allons donner à ces loups sournois une leçon d'honneur dans toutes ses formes les plus galantes et les plus françaises. »

Quand ils arrivèrent devant Bernardo et ses trois compagnons, ceux-ci semblèrent peu flattés en voyant le genre de témoins que Georges amenait. Aucun salut ne fut échangé ; ils s'abordèrent en silence, et tous huit se dirigèrent vers une partie du Tallard où le sol offrait une résistance fort convenable pour l'occasion.

—Quelles armes, messieurs ? demanda l'un des compagnons de Bernardo, passant la main sur de gros favoris rouges qui encadraient sa face sinistre.

—Au choix de monsieur, répondit d'Ertragues.

L'un des compagnons de Bernardo, qui venait déjà de poser à terre une boîte de pistolets, tira, de dessous son vaste paletot, des sabres et des épées.

—« Le sabre, alors, dit Bernardo.

—L'épée m'eût semblé plus convenable, dit

tranquillement Georges ; mais le sabre est un vieil ami avec lequel je renouvellerai volontiers connaissance... S'il vous plait, messieurs, mesurez les armes....

— Je crois qu'il veut avoir l'air de chanter dit à part Bernardo à l'un de ses témoins... Je vais avoir l'honneur de le saigner, ajouta-t-il à voix assez haute, en jettant un sourire de haine sur d'Ertragues. Ce dernier se mit nu jusqu'à la ceinture, saisit vivement son arme, dédaignant de répondre à cette grossièreté. Bernardo l'imita, et tous deux se trouvèrent en présence. L'œil allumé, les dents serrées et les lèvres entr'ouvertes, la tête basse et en avant comme un loup à l'aguet, rompant au milieu de sauts agiles, Bernardo attaquait vigoureusement Georges. Celui-ci se contenta quelques instants de parer, semblant étudier froidement le jeu de son adversaire ; puis, tout à coup il se précipita sur lui, faisant voler son sabre en tous sens, comme une forte épée dans la main d'un chevalier. Les coups tombaient, pleuvaient autour de la tête de Bernardo qui, tout effaré rompait en arrière, n'ayant que le temps de présenter de ça, puis de là, son arme, qui résonnait avec un effroyable cliquetis sous la colère du sabre de Georges.

« Blessé ! » s'écria l'un des témoins de Bernardo, d'une voix haletante.

D'Ertragues rompit de deux pas en arrière, pâle, superbe, abaissant son fer arrêté calme au poing.

Bernardo chancelant, rompant toujours, venait de recevoir un coup qui, lui faisant une entaille sur la pommette de la joue, avait glissé sans toucher le reste de la face, et était venu finir en une longue estafilade sur la poitrine.

Pendant que Georges remettait son habit, les compagnons de Bernardo vinrent demander à Kerdeau et aux deux militaires que M. d'Ertragues accordât une revanche au pistolet. Les témoins de Georges recusèrent cette demande ; mais lui, animé par le combat et l'indignation, s'écria : « Soit ! vite, et je ne serai pas une seconde fois grâce à ce chien ! »

Ils furent mis à trente pas de distance l'un de l'autre et eurent la liberté de marcher jusqu'à une limite qui les séparait de quinze pas environ : ils s'avancèrent l'un vers l'autre, et, près d'arriver à la limite, lâchèrent leur coup en même temps.

Georges crut éprouver comme un effet de contusion près du cou, et eut un petit mouvement en arrière. Bernardo poussait un cri, et portait la main gauche sur son bras droit que la balle de d'Ertragues avait traversé.

Au moment où d'Ertragues s'éloignait avec ses amis : « Oh ! je vous reverrai, » s'écria Bernardo.

Georges répondit avec une calme et froide ironie : « Il y a des gens qui ne peuvent jamais être contents ! »

Huit jours après cette rencontre, d'Ertragues apprit que M. Després, ses filles et leur cousin étaient partis pour l'Angleterre. Il ne put se défendre d'un certain soupir. Il se trouvait en ce moment avec Kerdeau et les deux officiers.

« Oui, disait-il, mes braves amis, j'ai cru presque être blessé, dans l'instant ; le soir, je me suis facilement expliqué cela ; tenez, voyez ceci, la bourre du pistolet de ce Bernardo était venu se loger entre ma cravate et mon gilet. »

Disant cela, il déplaçait lentement entre ses doigts un petit chiffon de papier, à demi brûlé, qu'il venait de prendre sur une baguette en cristal.

Il poussa tout à coup une exclamation de surprise.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda Kerdeau....

— Voy donc ces deux mots, que je lis sur ce papier qui a servi de bourre au pistolet de mon adversaire : « Tu m'as encore appelé, hier, « Domballes, impru... — — Tu sais que mon nom doit... La petite que tu as si bien baptisée Mariquitta... est très-flattée de ce... mon Euphémie... »

A la lecture de ces quelques mots brisés, d'Ertragues crut comprendre tout un mystère plein de trahisons : ce M. Després était M. Domballes, qui se cachait sous ce nom ; Mariquitta, c'était la chère Marie Fabian, la fille de son pauvre ami le colonel... Et cet horrible Bernardo !

« Je pars demain, Kerdeau, dit-il d'une voix altérée ; il faut que je retrouve leurs traces... Il y a autour d'eux un voile de mystère infâme, que je veux mettre en lambeaux !... Et il y a, peut-être, un pauvre ange à sauver des démons !... »

## V

MADAME BERNADOT RAMIREZ.

Deux mois se sont écoulés depuis que d'Er

tragues dut quitter Saint-Malo, après l'étrange découverte pleine de mystère que le feu d'un pistolet avait envoyée à son adresse.

Deux francs gentlemen, à voir leur costume et à entendre leur accent britannique purement accentué, venaient d'entrer dans la taverne de la *Licorne d'argent*, située dans le quartier du Vieux Londres. L'on eût mal deviné : sous ce carrick blanc et ce feutre à soies grises, le jeune avocat Kerdeau, si fidèle au petit frac noir ; et notre élégant d'Ertragues était plus que méconnaissable, grâce à des besicles d'or avec verres bleus, à un col renversé sur un pouce de cravate flottante, et surtout à un de ces grands habits si niais, nommés lévites.

Ils furent s'asseoir devant une cruche d'une capacité confortable, que couronnait la mousse de Kingoton.

« Cher Georges, dit Kerdeau, tu me fais passer la Manche, tu me donnes tous les agréments d'un voyage que je tenais à exécuter, et voilà toujours vos remerciements de *ma bonté*, vos regrets de me donner tant d'*ennuis* . . . Mais, chut ! Voilà notre personnage, et puis-moi si ma mémoire ne m'a pas trompé . . . »

— Oui vraiment, Henri, il me semble que c'est bien l'un d'eux . . . »

Et leurs regards se portèrent sur un homme qui s'asseyait à leur droite, devant un pot d'ale.

« Georges, c'est celui qui chargea les pistolets . . . il avait une cicatrice sur la joue gauche . . . »

— Vois . . . Henri, c'est lui . . . La cicatrice y est . . . »

— N'est-il pas dans un état . . . »

— Oui, presque ivre . . . Je crois que nous pourrions profiter de cela . . . Regarde, il demande en français du tabac à fumer, et s'efforce en vain de se faire entendre du garçon . . . Il y a de la misère sous son costume, un moyen puissant de notre côté . . . Nul, si ce n'est nous, ne saurait nous deviner . . . »

D'Ertragues se leva, sans attendre l'approbation de Kerdeau à son idée, et se servant de ce langage anglais mêlé de mots français fort pénibles, nommé vulgairement *baragouin*, s'adressa à l'homme qu'il venait d'étudier : il lui fit comprendre, qu'Anglais, il avait reçu *si confortable hospitalité* en France, qu'il se ferait *un plaisir de être fort agréable* à un Français . . .

Cette ouverture eut si bon effet, que déjà le marin était assis à la table de Georges et d'Hen-

ri, devant un pot de punch qu'ils avaient commandé coup sur coup. Après quelques petites interrogations *a posteriori* fort naïvement posées notre homme (Bacchus avec toute sa loquacité française aidant) eut cette expansion en grosse forme qui menait droit au sujet que les deux amis convoitaient si vivement :

« Ah ! voyez-vous, dit le marin, vous êtes des braves . . . quoi ! des vrais Français : pas comme les lâches du pays, qui me laissent à sec . . . quand, moi, je les ai servis . . . je leur aurais donné mon sang. Figurez-vous qu'ils ont tous deux une affaire de mariage, une affaire d'argent, là, sur le tapis, qu'ils viennent arranger à Londres, et qu'après m'avoir amené . . . comme ça . . . avec eux . . . je ne sais pas pourquoi, moi . . . ils me laissent sans ressource dans votre grande ville, à battre vos trottoirs et avaler votre fumée de charbon de terre . . . Est-ce des Français, ça, hein ? Si je voulais seulement aller dire à la police de Londres que ce sont des gens qui changent de nom pour arriver tranquillement à leurs fins . . . »

— Mais on peut changer de nom, dit d'Ertragues, observant rigoureusement son langage grotesque.

— C'est vrai . . . après tout : qu'ils se nomment Domballes ou Despres, Bernado ou Ramirez, ce n'est pas cela qui fait rien à leur affaire avec moi . . . »

D'Ertragues s'écria tout à coup, qu'il avait connu beaucoup M. Domballes à Paris, et qu'il avait une lettre de change sur lui, dont il n'avait pu se faire payer . . .

« Vous voyez bien ce que c'est que des Français comme ça ! . . . balbutia le marin . . . Il est bien avec son Bernardo . . . son associé . . . Ils se sont ruinés dans une faillite, dans leur affaire de forges, et vous n'aurez rien d'eux, quand même ils auront fait leur affaire, en ruinant les autres . . . »

D'Ertragues, continuant son rôle, dit en frappant du poing sur la table, qu'il donnerait 100 schellings pour savoir où trouver ce malhonnête homme . . .

« Parbleu, dit le marin, ça ne coûte pas si cher ; allez dans votre quartier . . . le faubourg . . . comment nommez-vous déjà cela ? . . . le Southwark, petite rue de la Couronne, la maison à gauche qui fait l'angle, près d'un grand mur de jardin . . . voilà l'adresse et le numéro . . . »

Les pieds de Georges et d'Henri se rencontrèrent sous la table ; ils échangèrent un sourire, et versèrent nombre de rasades enflammées au marin, qui bientôt s'endormit sur un coin de la table.

Alors ils s'empressèrent de quitter la taverne de *la Licorne d'argent*.

Dans une grande chambre d'un hôtel situé dans le Southwark, M. Domballes était assis gravement dans un large fauteuil ; sa fille Euphémie était à demi couchée sur un divan, et sa filleule Mariquitta, tapie timidement sous les plis de grands rideaux damas, écoutait, en baissant les yeux, quelques exhortations auxquelles la voix grêle et vibrante de son parrain cherchait en vain à donner une expression paternelle :

« Enfin, écoute bien, ma petite Mariquitta, c'est ton bonheur que je veux, et tu dois m'obéir comme à ton père, que tu pourrais ne plus revoir.

— Hélas ! dit la jeune fille en soupirant avec tristesse.

— Ce pauvre Bernardo t'aime ! . . .

— Ses intentions pour moi, mon parrain, sont venues si brusquement ! . . . car, avant, vous savez qu'il me traitait souvent comme une ennuyeuse petite fille . . .

— Parce que tu n'étais qu'une petite fille . . . Mais dans quelques mois, tu ne sais donc pas cela, comme une jeune fille de ton âge change . . . Il t'a prouvé qu'il t'aimait, jusque dans ce joli-petit nom de Mariquitta qu'il a si bien trouvé pour toi . . .

— J'aime mieux mon nom de Marie tout bonnement, répondit la jeune fille avec une naïve tristesse.

— Enfin, n'es-tu pas assez assurée de son dévouement, puisque, pour avoir une vengeance de ce fat insolent qui t'avait offensée par ses poursuites et ses œillades effrontées, il est allé recevoir en ton honneur deux terribles blessures, dont heureusement le voilà guéri . . .

Mais, toi même, tu n'es pas sans éprouver un certain sentiment pour M. Bernardo.

— Je ne crois pas, mon parrain.

— Mais vois donc que M. Bernardo a de superbes affaires en vue ; que par ton mariage je me trouverai avoir resserré avec lui nos intérêts, que des malheurs avaient trop battus . . . et qu'ainsi je te devrai . . . Puis, ton père n'est pas heureux là-bas, et . . . tu pourras aller

l'embrasser avant peu, puisque les affaires de M. Bernardo l'appellent au Mexique.

— Oui, j'ai tort sans doute . . . Mais pourquoi me parler encore de cela, puisque j'ai promis, dit Marie en mettant les deux mains sur ses yeux humides, et murmurant le nom cheri de son père . . .

— Ainsi, tout est préparé ; tu as vu ta toilette . . . c'est pour ce soir, le mariage à l'église. »

Marie devint pâle et répondit :

« C'est pour ce soir. »

Bernado entra dans ce moment, et vint adresser à Marie quelques paroles dont les expressions carssantes se mariaient mal avec le timbre glacé de sa voix.

« Venez, Bernardo, dit M. Domballes, Mariquitta est une bonne enfant, dont je vous confie le bonheur. »

Ils sortirent, et laissèrent les deux jeunes filles seules.

« Vous êtes vraiment curieuse, Marie, avec vos simagrées, dit la blonde Euphémie, se couchant nonchalamment sur le sofa. Je ne m'explique pas. . .

— Mon Dieu, chère Euphémie, si, pour moi, il me fallait expliquer *bien des choses*, je serais fort embarrassée. Je ne doute pas des intentions généreuses de mon parrain dans cette occasion ; mais je comprends aussi que la tutelle d'une jeune fille sans fortune est une charge dont il se verra délivré par mon mariage, et que . . . et que. . .

— Oh ! l'ingrate, l'injuste ! s'écria Euphémie avec dédain . . .

— Vous comprenez ma<sup>!</sup>, ou je me suis mal exprimée, Euphémie, dit Marie d'une voix tremblante-

— M. Bernardo, de son côté, me semble trop bon de songer autant à vous ! . . .

— M. Bernardo, Euphémie, doit sans doute trouver en moi une profonde reconnaissance pour l'attention particulière . . . Mais . . .

— Mais. . . mais. . . vous avez encore là, n'est-ce pas, une grande restriction toute prête pour détruire le peu de bien que vous avancez . . .

— Vous êtes dure, Euphémie . . . M. Bernardo a sans doute de bonnes qualités ; mais je vous avouerai que son caractère sombre . . . je veux dire sévère, me cause. . .

— De l'effroi ? . . . ; dites-le donc de suite. Vous me divertissez.

—Vous me faites de la peine, vous, Euphémie : vous ne voulez pas comprendre que je suis une pauvre fille sans fortune, sans pouvoir, sans volonté, à qui l'on ne donne même pas le temps de la réflexion ; qui fera tout ce qu'on voudra, puisque surtout on lui promet de lui faire revoir son père ; vous ne comprenez pas que, jeune fille, j'ai souffert et je souffre encore de ne pas trouver près d'une autre jeune fille, vous, une aide d'amitié, bonne, sévère si vous voulez, mais ayant à me donner beaucoup de conseils et un peu de consolation, si je parais en avoir besoin. Oui, je vous le dis, je ne sais pas ce que je fais, ce qu'on me fait faire, je suis folle...

—A votre idée !... Mon père est trop bon pour vous, je le répète ; M. Bernardo est trop faible ; et vraiment moi aussi, je ne me les explique guère dans ce moment. Vous voulez des conseils ? Eh bien, croyez-moi, vous avez en tête une certaine pensée... ; vous jouez l'héroïne de roman... ; oui, croyez-moi, songez moins follement à une certaine personne.

—Quelle personne ? demanda Marie d'une voix altérée.

—Il n'y a pas assez de temps depuis le jour où nous avons quitté Saint-Malo, pour que vous puissiez avoir l'air de comprendre... Vous savez mieux que moi qui je veux dire..."

Marie porta son front dans les plis des grands rideaux près desquelles elle était assise, et se prit à pleurer tout bas en se murmurant : "Oui, je le sais !"

Dans le même moment. M. Domballes et M. Bernardo étaient dans une chambre voisine, où une conversation mêlée de discussions fort positives touchait à sa fin.

"Enfin, vois-tu, Bernardo, disait M. Domballes, nous nous sommes trouvés tous deux avec la même audace pour attaquer la fortune qui se refusait à nos vœux ;—ton audace, à toi, robuste, en dehors ;—la mienne, forte, silencieuse, presque sourde. Les masques sont jetés, n'est-ce pas ? regardons-nous donc, un instant, bien en face !... Nous avons échoué dans nos luttes... ; notre force et notre adresse ont tourné contre nous... ; mais elles restent, et avec un peu de cette aide positive qu'on nomme l'argent, nous pouvons les remettre en jeu et gagner la partie. Je t'ai offert ce mariage..."

—Eh bien ! s'écrie Bernardo avec une sombre violence, n'ai-je pas fait ce que vous vou-

liez ; ma prétendue créance envers vous n'est-elle pas antidatée, signée... ; n'avez-vous pas ce que vous demandez ?...

—Fort bien, la voilà... ; mais si j'ai fait cela, c'est que j'ai cru qu'elle serait heureuse avec vous...

—Pourquoi ne le serait-elle pas, Domballes ?...

—C'est presque pour elle, pour son bonheur à elle, que j'ai cru devoir oser...

—Eh ! sans doute, je suis, de votre avis, Domballes... Vous dis-je le contraire ? Votre conscience cherche des accommodements avec elle-même ; vous même lui en fournissez de fort beaux. — Prenez-les... ; et soyez content...

—Vous aimerez Mariquita ?...

—Il faut donc vous le dire ? je l'aime !...

Je l'aime, et disant cela, je ne joue pas au plus fin... L'éloignement que, depuis deux ans, elle semblait éprouver pour moi, avait excité dans mon cœur une de ces sortes de haines... qui ne sont que l'amour lui-même... ;

et, maintenant que je la regarde comme ma femme, je l'aime avec force, avec jalousie, à avoir peur de la tuer... Vous voyez donc bien que je l'aime, enfin !..."

Disant cela, Bernardo était blême : "Je me ferai tuer pour elle ; je me tuerai pour elle, si elle le veut ajouta-t-il avec passion ; mais je veux qu'elle me rende dévouement pour dévouement..."

—Rendez-lui dot pour dot, dit M. Domballes avec un rire sans expression... Amoureux, vraiment ? ajouta-t-il... A la bonne heure !"

Leur conversation eût eu quelque suite fort curieuse, si l'on ne fut venu les avertir que les voitures les attendaient pour se rendre à l'église.

Pendant toute la soirée, une sorte de chaise de poste, dont les stores étaient baissés, s'était établie en station près du mur de jardin, qui formait l'angle avec l'hôtel où demeurait la famille Domballes.

Neuf heures du soir sonnaient ; dans une chapelle d'un temple *non-conformiste*, un mariage venait d'être célébré entre Luiz Ramirez Bernardo et Mlle Marie Fabian. La mariée, belle jusque dans sa tristesse, était d'une pâleur effrayante sous son voile et sa couronne blanche d'épousée. A la sortie de l'église, un homme, dérobé sous un costume noir à larges développements, profitant d'un mouvement de la foule

étrangère qui avait assisté à la cérémonie, sut arriver près de Marié, et sans la regarder, lui dit à voix basse ces deux mots en marchant : « Sur le nom du colonel Fabian, dans un quart d'heure, à la porte de votre jardin ».

Les genoux de la jeune femme se dérobaient sous elle, mais elle sut résister à cette faiblesse et s'appuyant sur le bras de son mari, qui repoussait brusquement les importuns qui venaient de les séparer, elle monta dans la voiture qui l'attendait.

Une demi-heure était écoulée déjà depuis cet instant. *(A continuer.)*

— La partie musicale de notre feuille ne paraîtra que jeudi prochain, en huit pages.

— LES FIANCES DE 1812. — Nous n'avons pas encore reçu la troisième et dernière livraison de cette nouvelle canadienne.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames-Urulières, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

- |       |                           |                                  |
|-------|---------------------------|----------------------------------|
| M. M. | G. N. Cosselin,           | Au Bureau de l'Aurore, Montréal. |
|       | J. Bte. Saint-Denis,      | Saint-Hyacinthe.                 |
|       | Louis Berlinguet,         | Boucherville.                    |
|       | H. Garneau,               | Rivière du Loup (en haut).       |
|       | Antoine Bureau,           | Trois-Rivières.                  |
|       | Louis Balté,              | Deschambault.                    |
|       | Wolfred Lauvière,         | Saint-Michel.                    |
|       | George Tanguay,           | Saint-Gervais.                   |
|       | George Couillard, E. D.   | Saint-Thomas.                    |
|       | T. Chapais, N. P.         | Rivière-Ouelle.                  |
|       | Horace Pinet, N. P.       | Kamouraska.                      |
|       | Cléophe Cimon, N. P.      | Malbaie.                         |
|       | Arthur Chamberland, N. P. | Rivière du Loup (en bas).        |
|       | J. B. Beaulieu, N. P.     | Kakoua.                          |

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel